**Sumathi Ramaswamy, *Passions of the Tongue.
Language Devotion in Tamil India, 1891-1970***

Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1997, XXIV
+ 303 p., bibl., index, ill.

Véronique Bénéï

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5868>

DOI : 10.4000/lhomme.5868

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 313-314

ISBN : 2-7132-1357-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Véronique Bénéï, « Sumathi Ramaswamy, *Passions of the Tongue. Language Devotion in Tamil India, 1891-1970* », *L'Homme* [En ligne], 157 | janvier-mars 2001, mis en ligne le 23 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5868> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.5868>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Sumathi Ramaswamy, *Passions of the Tongue. Language Devotion in Tamil India, 1891-1970*

Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1997, XXIV + 303 p., bibl., index, ill.

Véronique Bénéï

- 1 LA LANGUE est, on le sait, un enjeu à la fois dans la construction de l'identité et de la nation. En Asie du Sud, elle a déjà donné lieu à de nombreux travaux. L'apport de l'historienne Sumathi Ramaswamy est double : non seulement elle aborde le problème linguistique en dépassant la seule question du nationalisme (sud-indien), mais elle le fait à partir des catégories indigènes en langue tamoule, qu'elle analyse sur près d'un siècle. L'étude s'organise autour de la notion de *parru*, qui subsume celles d'adhésion, attachement, affection, soutien, amour, et, plus largement, de dévotion (p. 6) ; c'est ce dernier terme que l'auteur privilégie tout au long du livre. La dévotion envers la langue n'est pas seulement une catégorie d'analyse. Dans l'État du Tamilnadu, au sud de l'Inde, elle recouvre une réalité qui confine parfois au paroxysme (surtout dans les années 60) : des hommes et des femmes se donnent la mort pour le salut de leur « langue maternelle ».
- 2 En cinq chapitres, Sumathi Ramaswamy décline les acceptions sémantiques multiples, ambiguës et contradictoires de la notion de « dévotion au tamoul » (*tamilparru*) selon quatre registres : religieux, classique, et, en un double sens, politique (chap. I). Depuis la fin du siècle dernier, le tamoul est devenu l'objet d'une ferveur religieuse sur le mode hindou dit de la *bhakti*, à savoir une relation de soumission et d'engagement intégraux du dévot à son dieu d'élection (chap. II). Il s'agit, pour le disciple, de parvenir à la délivrance du cycle des réincarnations (*moksha*) en adorant la déesse de la langue tamoule, *Tamilttay* (chap. III) ; cette divinité est une invention récente (guère plus de deux décennies) qui possède maintenant une représentation statuaire et un temple.
- 3 Le *tamilparru* se décline aussi, et passionnément, sur un mode classique qui emprunte ses lettres de noblesse aux disciplines européennes que sont, à la fin du XIX^e siècle, la

philologie, l'ethnologie et l'histoire (chap. II). L'objectif, pour ses partisans, est de prouver l'antiquité et la grandeur de la civilisation tamoule, et, en conséquence, de sa langue qu'ils n'ont eu de cesse de faire reconnaître, tant par le pouvoir colonial britannique d'alors que par les Brahmanes (surtout ceux du nord de l'Inde), comme l'égale de la langue sacrée brahmanique, le sanscrit, idiome « parfait » au sens littéral.

- 4 La « dévotion au tamoul » est aussi un projet politique, qui a, selon l'auteur, revêtu deux formes distinctes. D'une part, elle a sous-tendu le mouvement nationaliste dans la présidence de Madras durant le dernier quart du XIX^e siècle, en réaction au pouvoir colonial. Il s'agissait de montrer que la langue tamoule appartient à la « grande famille » des langues indiennes dont la réunion mettrait un terme au clivage largement entretenu par les Britanniques – mais pas seulement – entre langues aryennes du nord et dravidiennes du sud. D'autre part, et plus radicalement, le *tamilparru* est aussi le fondement d'une « nation tamoule » imaginée, fruit d'un mouvement politique qui refuse tout compromis avec le reste de l'Inde, nordique en particulier. La communauté tamoulophone s'est ici voulue entité autonome, raciale et politique. Ces deux projets politiques se sont rejoints dans l'idéal d'un règne de la langue tamoule à instaurer dans les rouages de l'appareil d'État, tant au niveau du gouvernement et de l'éducation qu'à celui de la vie publique en général (chap. IV). Les partis politiques tamouls furent les principaux fers de lance de cette institutionnalisation. Ils servirent également de relais entre les littérateurs, promoteurs de cette dévotion nouvelle, et le(la) citoyen(ne) ordinaire qui s'est parfois auto-sacrifié(e) dans une lutte à mort contre les langues du nord et pour la (sur)vie de sa « langue maternelle ».
- 5 En passant, l'auteur « déconstruit » la notion de « langue maternelle » que les deux mouvements politiques ont placée au centre de leur « autel de dévotion ». L'idée a une origine européenne. Elle apparaît en effet durant la période médiévale tardive, alors que décline le latin et émergent les langues vernaculaires, reconnues sur le plan de l'État et, plus tard, de la nation. Dans tout le sous-continent indien, c'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle qu'une telle idée acquiert de l'importance. En contexte tamoul, elle est associée au modèle victorien de la « nouvelle mère » éduquée, « régnant » le plus souvent sur une famille nucléaire. La langue tamoule (incarnée par la déesse Tamilttay) est la mère. Son corps et ses substances (notamment son lait) se conçoivent comme des vecteurs essentiels de « dévotion ». Par leur truchement, la langue devient véritablement incorporée au locuteur, partie intégrante de son être.
- 6 L'auteur souligne que chacun de ces quatre registres dévotionnels n'est pas exclusif et s'alimente aux principes d'un ou plusieurs autres. Mais la distinction est parfois ténue. En outre, on a plutôt l'impression que, au regard de leur périodisation et de leur point de culmination respectif, les deux registres politiques sont le résultat de l'évolution des registres religieux et épistémologique. Ce dont témoignent les hommes – et parfois les femmes – qui déclinent sur le mode de l'écrit leur passion de la langue dans plusieurs de ces registres (chap. V) : ce sont souvent les mêmes.
- 7 Selon Sumathi Ramaswamy, les partis tamouls (comme le DMK ou l'AIADMK) ont relayé le *tamilparru*, conçu et promu par ces gens de lettres, jusqu'aux citoyens ordinaires. La composition sociologique de la « communauté dévotionnelle tamoule » n'est cependant pas claire. Car, finalement, cette « dévotion » à laquelle l'auteur introduit au début du livre en citant l'exemple d'un homme qui quitte sa famille par un frais matin de janvier 1964 pour se rendre à la gare ferroviaire et s'y donner la mort par le feu, elle en décèle les traces tangibles surtout dans les textes écrits. Il est par conséquent malaisé de

concilier l'image du simple dévot s'auto-sacrifiant sur l'autel de la langue tamoule et celle de ces littérateurs qui ne semblent jamais engager leur personne physique aussi radicalement. L'auteur se demande à plusieurs reprises qui sont les véritables adorateurs de la déesse de la langue tamoule (p. 95), mais répond souvent de manière détournée : « ce sont ceux qui pensent que », etc. Bien qu'elle nous assure que l'homme de la rue, l'anonyme, se mit lui aussi à écrire et à publier poèmes, nouvelles et essais sur la langue et sur la déesse *Tamilttay*, il ne réapparaît guère au long du livre, sinon sous la bannière des partis politiques. La difficulté tient sans doute à ce que les « vrais "guerriers" du *tamilparru* furent les centaines de jeunes gens relativement méconnus, voire anonymes qui, à partir des années 30, descendirent dans la rue, furent l'objet d'arrestations, entreprirent des jeûnes, moururent sous les balles de la police ou s'immolèrent vivants pour le salut du tamoul et de *Tamilttay* » (p. 228). Reste que l'on aurait aimé en savoir plus sur l'identité et le milieu socio-économique de ces dévots « ordinaires » de la langue (tamoule), mentionnés à plusieurs reprises (pp. 148, 152-153, 175). D'autant que la question de cette passion semble largement déterminée par celle de la classe : les puristes du tamoul ont dû en découdre non seulement avec les Brahmanes et les non-Brahmanes des hautes castes, mais aussi avec les classes supérieures et moyennes qui parlaient un tamoul sanskritisé (pp. 155-161). À cet égard, le pouvoir socialement et économiquement émancipateur de ce mouvement dévotionnel méritait une attention plus soutenue. Reste un livre remarquablement documenté, original dans son traitement de la langue... et passionnant à lire.

AUTEUR

VÉRONIQUE BÉNÉÏ

CNRS, Maison française d'Oxford, Grande-Bretagne.